

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE: La maladie de Dom Rua	85	Pèlerinage Spirituel	104
Noces d'or sacerdotales	86	Grâces et faveurs	104
Dom Rua	87	CHRONIQUE SALÉSIENNE: <i>Melles-lez-Tournai</i> —	
Nouveaux développements au décret du 24 Juillet 1907		<i>Vérone</i> — <i>Milan</i> — <i>Punta Arenas</i> — <i>Colonie</i>	
déclarant Vénérable D. Bosco	91	<i>Plagny</i> (Lorena-Bésil) — <i>Paterson</i> (New-York) —	
Trésor Spirituel	93	<i>Barcelone</i>	106
Le VI. Congrès des Coopérateurs Salésiens à San-		Variétés — Le dimanche du vieux forgeron — Une	
tiago (Chili)	94	âme vaut bien une paire de souliers	110
Un autographe du T. S. Père à S. G. Mgr. Cagliero	97	Bibliographie	111
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: <i>Chine</i>		Nécrologie — Mademoiselle Marguerite Pontvianne	111
(<i>Afrique-Sud-Capetown</i>) - <i>Matto Grosso</i> (Brésil) .	98	Coopérateurs défunts	112
LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE	104		

La maladie de notre Supérieur Général D. Rua.

Depuis plusieurs mois la santé de notre vénéré Père D. Rua allait toujours déclinant; il y eut cependant au commencement de Janvier un moment où l'on put croire à une sensible amélioration, et nous nous en réjouissions déjà, mais le mal reprit avec plus d'intensité et, au cours de février, des prières spéciales furent ordonnées dans toutes les Maisons Salésiennes.

La triste nouvelle se répandit bientôt partout et ce fut pour nous un grand réconfort de voir l'intérêt tout spécial que prenaient pour la santé de notre vénéré Supérieur tant de Coopérateurs et d'éminents personnages ecclésiastiques et laïques dont nous voudrions pouvoir ici citer les noms.

Nous préférons dire à tous que les conditions de santé de D. Rua sont pour l'instant stationnaires. Nous ne devons nous faire aucune illusion car il s'agit d'une miocardite senile, sur laquelle les médecins n'osent pas se prononcer.

Nous n'avons pas besoin de recommander à nos chers et dévoués Coopérateurs cette santé qui nous est si précieuse à tous.

Que Marie Auxiliatrice et Son fidèle serviteur le Vénérable D. Bosco veuillent bien exaucer toutes nos prières!

NOCES D'OR SACERDÔTALES



LORSQUE fut arrivée la plénitude des temps, le Fils de Dieu descendit sur la terre et, après une vie toute de souffrances, il mourut sur l'arbre sanglant de la Croix en s'écriant : *Consummatum est!* (1). Que pouvaient signifier ces paroles, et quelle chose donc se consommait? C'était le règne du péché qui prenait fin; c'était la barrière séparant la terre du ciel qui se brisait entièrement; c'était une ère nouvelle qui s'inaugurait.

À peine Jésus était-il mort, que le flambeau de la Foi diminuait sa clarté, et il semble qu'il s'éteignait dans le cœur de tous ses disciples, excepté de Celle à qui l'Église consacre avec affection et reconnaissance un jour de chaque semaine pour rappeler encore ce douloureux samedi durant lequel le corps de son divin Fils resta enseveli dans le sépulcre. Elle seule demeurerait ferme dans la foi d'une grande promesse (2). Et de fait, le troisième jour, Jésus ressuscitait, et apparaissant aux Apôtres qui se tenaient peureusement réunis dans le Cénacle, mais qui dans la suite s'immolèrent, confessant leur divine Mission, l'Homme-Dieu leur dit :

— Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre! Allez et enseignez toutes les nations; enseignez leur tout ce que je vous ai commandé! (3) Cette même mission que mon Père m'a donnée, je vous la confie (4).

(1) Jean XIX, 30.

(2) *Nec vir relictus est cum eo, nec mulier, praeter illam, quae sola benedicta est in mulieribus, quae sola per illud triste sabbatum stetit in fide, et salvata fuit Ecclesia in ipsa sola. Propter quod aptissime tota Ecclesia in laudem et gloriam ejusdem Virginis diem sabbati per totius anni circulum celebrare consuevit* (*Op. S. Bernardi: Vitis mystica, sive Tractatus de Passione Domini*).

(3) Matth. XXXIII, 18-20.

(4) Jean XX, 21.

De là, très chers Coopérateurs, la sublime grandeur du Sacerdoce catholique, grandeur qui, au dire des Pères de l'Église, est au dessus de notre intelligence, de toutes nos louanges et même de notre imagination (1).

« Le Sacerdoce est une dignité plus grande et plus vénérable que la dignité royale elle-même. Et n'insistez pas, nous dit S. Jean Chrysostôme, pour faire briller à mes yeux la pourpre, le diadème ou les habits royaux! Tout cela n'est qu'une ombre qui dure encore moins que le charme d'une touffe de fleurs au printemps, car *toute la gloire de l'homme est comme celle de l'herbe* (2) dit le Saint-Esprit, et il en est de même de la gloire royale. Mais si vous voulez comprendre la différence qu'il y a entre un Pontife et un Empereur, songez à la nature du pouvoir qui a été donné à chacun d'eux, et vous verrez que celui du premier est bien plus sublime que celui du second. Que si le trône d'un roi attire l'admiration par les pierres précieuses qui l'ornent et l'or où elles sont enchâssées, son pouvoir néanmoins ne s'étend que sur la terre et ne va pas au-delà! Le siège pontifical au contraire s'appuie dans les cieux, et ses décrets parviennent également jusque là... Voilà pourquoi les têtes couronnées se courbent sous les mains sacerdotales!... » (3).

Quels sont en effet les pouvoirs du Sacerdoce? Remettre les péchés, annoncer la parole divine à toutes les nations, renouveler le Divin Sacrifice de la Croix! « O prêtre du Très-Haut, s'écrie émerveillé Cassiodore, si tu contemples l'altitude des cieux, tu es plus

(1) S. Ephrem: *Serm. de Sacerd.*

(2) Is. XL, 6.

(3) Thom. V, *De Verbis Isaia*,

élevé qu'eux; si tu considères la splendeur du soleil et de la lune et des étoiles, tu es beaucoup plus splendide qu'eux tous; si tu envies la noblesse des anges, tu leur es infiniment plus noble; si tu contemples la grandeur des plus puissants monarques, tu es beaucoup plus grand; tu n'es inférieur qu'à Dieu seul! » (1).

Nous ne devons pas nous étonner si le Patriarche des moines d'Occident, S. Antoine, tombait à genoux quand il rencontrait un prêtre, lui baisait humblement la main et ne se relevait que lorsqu'il avait été béni par cette même main; si S. Catherine de Sienne, n'osant pas baiser cette main, baisait à la place la terre où s'étaient posés les pieds sacerdotaux; et S. François d'Assise avait coutume de dire que s'il avait rencontré sur le chemin un Ange et un Prêtre, il se serait incliné d'abord devant le Prêtre et ensuite devant l'Ange!...

Tel est le langage de la Foi!...

Et maintenant, bien chers Coopérateurs, ajoutez à cela le langage de la vénération la plus profonde, joint à celui d'un amour incommensurable et d'une reconnaissance qui durera éternellement, et dites si notre joie est exagérée, comme aussi la tendresse de l'affection avec laquelle nous nous serons autour de notre vénéré Supérieur à qui il est réservé, dans le prochain mois de juin, d'élever vers le ciel la Divine Hostie, après cinquante années écoulées de prières et de saintes œuvres! Les immenses fatigues qui l'ont rendu si sympathique à tous ont aussi usé son existence et elles ont tellement affaibli son corps qu'il semblait, les jours derniers, que nous étions sur le

point de le voir nous abandonner! Tenons néanmoins les yeux fixés sur la date solennelle; c'est qu'en effet cet élan spontané d'affectueux intérêt avec lequel le monde entier, nous osons le proclamer, a répondu à l'annonce du coup funeste qui nous venait frapper, nous fait doucement espérer que le Seigneur voudra nous donner cette filiale consolation!

DOM RUA.

Du nord de Turin, et à une distance assez rapprochée de ces prairies du Valdocco, que la Divine Providence réservait à D. Bosco pour le merveilleux développement de son premier Patronage, s'élevait solitaire, dans la première moitié du siècle dernier, la *Fucina delle Canne* (la forge des canons de fusil) des États Sardes. C'est à cet endroit que, le 9 juin 1837, naquit de Jean Rua, employé à la *Fucina*, et de Jeanne Ferrero, celui à qui Dieu devait confier un immense héritage de saintes œuvres. C'était Michel Rua.

Le père, chrétien exemplaire, le laissa orphelin, alors que Michel était encore en bas âge, mais il eut les soins affectueux d'une mère qui ensuite le suivit sur le chemin de la charité, mourant à l'Oratoire St. François de Sales, après y avoir dépensé la meilleure partie de sa vie pour le plus grand bien des orphelins de D. Bosco.

La première rencontre avec D. Bosco.

Un jour le regard enfantin de Michel remarqua au cou d'un de ses camarades une cravate toute neuve et aux couleurs flamboyantes.

— Oh! comment se fait-il, lui demanda-t-il, que, bien ce ne soit pas jour de fête, tu portes une aussi belle cravate?

— Tu ne le sais pas? Je l'ai gagnée à la loterie du Patronage.

— Quel Patronage?

— Le Patronage de D. Bosco au Refuge!

Michel comptait alors un peu plus de sept ans, (il avait déjà reçu le sacrement de Confirmation dans la Chapelle privée de l'Archevêque de Turin, Mgr. Franzoni), mais le dimanche suivant, il courut immédiatement au Refuge et y vit une assez grande étendue de terrain où de nombreux enfants s'amusaient à qui mieux et deux pauvres chambrettes au troisième étage

(1) Sacerdos Dei Altissimi, si altitudinem coeli contemplaris, altior es; si pulchritudinem solis et lunae et stellarum, pulchrior es; si discretionem Angelorum, discretior es; si omnium dominorum sublimitatem, sublimior es; soli Creatori inferior es. (Comment. in Epist. beati Pauli ad Hebr. 7, 26).

converties en chapelle provisoire. Mais ce qui, le frappa le plus, ce fut de voir que tous ces enfants et jeunes gens entouraient joyeusement un jeune prêtre qui s'approcha aussi de lui, lui mit pendant quelques instants la main sur la tête et lui adressa quelques paroles qui pénétrèrent jusqu'à son cœur. Ce prêtre était Dom Bosco !

Un souvenir.

L'année 1845-1846 fut pour D. Bosco une année de luttas et de sacrifices inénarrables. Expulsé du Refuge, puis de St. Pierre-aux-Liens, ensuite des Grands Moulins et enfin de la maison Moretta, il n'avait plus désormais un pouce de terrain où recueillir ses *birichini* (petits gamins). Ceux même qui s'étaient réunis à lui pour l'aider l'avaient délaissé. Mais le Seigneur ne l'avait pas abandonné, le réconfortant même plus souvent que par le passé, en lui faisant voir les futures destinées de l'Œuvre entreprise, et alors à son tour D. Bosco donnait du courage à sa bande turbulente mais si bonne et qui lui était plus chère que sa santé et sa vie elle-même.

— Ne craignez rien, mes chers enfants, leur disait-il; nous aurons une maison, des classes, de vastes préaux et cours pour les récréations, des églises, des clercs et des prêtres!

Chose vraiment surprenante! Les jeunes gens croyaient fermement à ce qu'il disait, pendant que les hommes de sens le disaient fou.

Michel se rencontra un jour avec le Directeur de la Fucina qui lui demanda:

— Vas-tu encore au Patronage de D. Bosco?

— De temps en temps!

— Pauvre D. Bosco!.... Tu ne le sais donc pas?.... Il est fou!....

D'autres fois il entendit des personnes distinguées qui s'écriaient:

— D. Bosco s'est tellement entiché de ses pauvres enfants que la tête lui a tourné!

À cause de son jeune âge, Michel ne parvenait pas bien à comprendre de quoi il s'agissait, mais il sentait combien extraordinaire était l'affection que le jeune prêtre avait pour ses petits amis.

Que voulait-il dire?

C'est vers cette époque qu'il commença à suivre les classes élémentaires des Frères de la Doctrine Chrétienne à Porta Palatina où Dom Bosco se rendait assez souvent pour confesser, prêcher et aussi pour faire le catéchisme. À peine les enfants l'apercevaient-ils qu'ils s'empressaient de venir autour de lui; tous auraient voulu se confesser à lui, comme aussi ils auraient préféré passer leurs examens devant lui.

Là encore, l'œil du Vénérable suivit avec un soin tout particulier le jeune Michel qui éprou-

vait une joie inexprimable toutes les fois qu'il pouvait répondre à un sourire de D. Bosco.

Pieux, sérieux et diligent, il était admis, à neuf ans, à la première Communion, et toujours bon, toujours exemplaire, il attirait sur lui même l'attention des maîtres, tout particulièrement de l'un d'entre eux qui tout content aimait à répéter:

— Rua sera des nôtres!

Mais les desseins de Dieu étaient bien différents.

En allant ou en retournant de l'école, il arrivait souvent que le jeune Michel se rencontrât avec D. Bosco. Dès qu'il le voyait, plein d'une joie exubérante il accourait près de lui, et lorsqu'il l'atteignait, il se découvrait et lui baisait la main avec toute l'ingénuité de son âme, qui apparaissait sur son visage.

— Oh! D. Bosco, s'écriait-il, donnez-moi une image!

Et le Vénérable, comme s'il n'avait pas eu autre chose à faire, s'arrêtait avec lui, lui replaçait sur la tête sa casquette, et souriant aimablement à sa demande répétée, il lui présentait la paume de la main gauche, tandis qu'avec la droite il faisait semblant de la couper à moitié, disant plaisamment:

— Prends, mon petit Michel, prends!

Et le petit Michel, baisant de nouveau et plus affectueusement encore la main de D. Bosco, prenait congé de lui en pensant:

— Que veut-il me dire par là?

Il commence les études au Gymnase.

À la fin du Cours élémentaire, l'espérance qu'il se serait consacré au Seigneur parmi les fils de S. Jean-Baptiste de la Salle était pour ainsi dire devenue une certitude, mais lorsqu'il eut passé le dernier examen et terminé l'année scolaire, D. Bosco l'appela et lui demanda s'il ne serait pas heureux d'être prêtre.

— Oh! beaucoup, lui répondit Michel.

— Eh bien! prépare-toi à étudier le latin, — et dès même ces vacances, il le confia au vertueux D. Pierre Merla qui lui enseigna les premiers éléments de la langue latine.

L'intention de D. Bosco était de lui continuer lui-même cet enseignement, comme il l'avait fait pour d'autres, mais se voyant dans l'impossibilité, il l'envoya à l'école privée du professeur Joseph Bonzanino qui donnait des leçons de grammaire (de la première à la troisième gymnasiale) dans une maison appartenant à la famille Pellico près de l'église St. François d'Assise, dans ces mêmes chambres où le bon Silvio Pellico avait écrit son fameux livre: *Mes Prisons*.

Assidu aux leçons et d'une diligence plutôt unique que rare, le jeune Rua fit tant de pro-

grès qu'à la fin de l'année scolaire 1850-1851, et au grand étonnement des examinateurs, il couronna par un résultat très heureux et de grands éloges les trois Cours inférieurs du Gymnase.

Toute cette année, comme aussi l'année suivante durant laquelle il fréquenta la classe de première rhétorique du professeur Mathias Picco, il continua d'habiter avec sa mère et ses frères, mais le dimanche et tous les soirs de la semaine, il accourait auprès de D. Bosco au Patronage (1).

Et déjà D. Bosco l'envoyait aider le jeune clerc Savio Ascanio (le premier clerc qui soit resté pendant plusieurs années au Valdocco) au Patronage de S. Louis qui se trouve, près de la station centrale du chemin de fer. Et tout en faisant route ensemble :

— Sais-tu, Michel ? répétait à plusieurs reprises Savio au jeune Rua ; D. Bosco m'a dit qu'il a des projets sur toi, que dans l'avenir tu lui seras d'un grand secours.

À d'autres instants il le lui redit encore plus clairement :

— D. Bosco nous a affirmé qu'il était sûr d'avoir trouvé en toi celui qui continuera l'Œuvre des Oratoires !

Si ces paroles n'étaient pas une prophétie, elles n'étaient pas non plus seulement une espérance ou un désir, mais pour le moins la constatation d'une conduite admirablement parfaite.

Il prend la soutane.

D. Bosco disait vrai.

Après avoir consulté sur sa vocation le Vénérable Dom Cafasso, Michel entra définitivement comme élève interne, le 22 septembre 1852, ayant à peine quinze ans, à l'Oratoire du Valdocco, et le lendemain même en compagnie de vingt-six camarades, il partait, avec maman Marguerite et D. Bosco, pour Castelnovo d'Asti afin de passer quelques jours dans l'humble maisonnette du Serviteur de Dieu.

O journées de saintes joies et de gais divertissements que la présence, la parole et les exemples de D. Bosco poussaient vers une excitation au bien telle que l'on n'aurait jamais pu tirer un meilleur fruit des exercices spirituels les plus austères !

Ce fut là, dans l'humble petite chapelle des *Bocchi* que, le dimanche du T. S. Rosaire, 3 octobre, Michel Rua prit la soutane. La cérémonie fut accomplie durant la Messe solennelle,

(1) Les classes privées des professeurs Picco et Bonzanino jouissaient d'une telle réputation que l'on y envoyait nombreux les enfants des familles les plus distinguées ; et la charité de D. Bosco fit en sorte qu'il put faire asseoir auprès des fils des nobles même les enfants de l'Oratoire.

par le Théol. Antoine Cinzano, Prévôt et Vicaire de Castelnovo d'Asti, qui avait également béni la soutane de D. Bosco ; le Théol. J. B. Bertagna, depuis Archevêque titulaire de Claudiopolis y assistait. Au dîner, le Vicaire, se tournant vers D. Bosco, s'écria :

— Te rappelles-tu que tu me dis *étant encore jeune clerc* : « J'aurai des clercs, des prêtres, des étudiants, des apprentis, une musique et une belle église. » Et moi, je te répondais que tu étais fou ? Et maintenant on voit que tu savais parfaitement ce que tu disais !

Les songes (ou mieux les visions) se réalisaient : et D. Bosco pouvait enfin dire :

— Ce jeune clerc est à moi !

Nous serons de moitié.

De retour à l'Oratoire, Rua demanda à son tour à D. Bosco :

— Vous souvenez-vous, bien-aimé D. Bosco de ces rencontres que j'eus plusieurs fois avec vous quand je me rendais à l'école de Frères, et que, sollicitant une image, vous me faisiez signe que vous vouliez me donner la moitié de votre main. Que prétendiez-vous me dire par là ?

— O mon cher enfant, lui répondit avec un accent tout paternel D. Bosco, tu devrais désormais le comprendre, mais tu le saisisiras mieux dans la suite — et il ajouta : — Dom Bosco voulait te dire qu'un jour nous serions de moitié !

Faisant abstraction de toute pensée d'illumination céleste, il est certain que déjà D. Bosco voyait dans le jeune clerc l'âme la plus désireuse et la plus capable de l'observer et de l'étudier pour l'imiter. Et nous, nous devons ajouter qu'une des joies les plus chères aux Salésiens est de pouvoir répéter, nous voudrions dire, en toutes circonstances : « Nous devons agir ainsi parce que ainsi a agi D. Bosco ! », étant de plus en plus convaincus que l'étude de la vie et de l'esprit de D. Bosco répandra toujours en nous une onde fraîche de vie admirable en tout temps et en tout lieu. Rapportons-en la principale louange à Dom Rua qui dès ce temps, par son exemple, puis par ses conseils pleins de douce autorité, nous excita à l'étude et à l'imitation des admirables exemples d'un tel Père !

Un petit fait bien éloquent.

En ces temps là l'Oratoire était encore une famille dans laquelle jeunes gens, enfants et clercs rivalisaient entre eux pour s'approcher de plus près de D. Bosco. Tous le matin, par exemple, heureux s'estimait celui qui, à l'heure réglée, pouvait arriver le premier à la cuisine pour y prendre le café qu'il devait porter à Dom Bosco.

Un certain jour, ce petit service fut accompli

par Barthélemy Fusero et le clerc Rua. Pendant que D. Bosco buvait cette légère tasse, les deux amis voyant sur la table sa montre qu'il laissait là en toute confiance, la prirent en mains pour l'examiner. Leur curiosité était tout naturelle, car c'était peut-être la seule montre qui se trouvât dans tout l'Oratoire! Mais, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, voilà qu'elle leur échappe et tombe à terre! Au bruit de verre brisé, Dom Bosco se retourne avec son inaltérable sourire, et dit sur le ton de la plaisanterie:

— Et maintenant, comme dédommagement, il vous faudra rester tout un mois sans déjeuner!

Quelques jours se passent, et D. Bosco, accompagné du jeune clerc Rua, se rend dans l'illustre famille de Montmorency à Borgo-Cornalense, et sachant faire plaisir à ses nobles hôtes, il s'y rend, comme c'était son habitude, pour y dire la sainte Messe.

À la sortie de la chapelle, un des fils du Comte, Eugène, s'approche du jeune clerc et lui dit:

— Laissons D. Bosco avec la duchesse et papa; et nous, les jeunes, allons de notre côté dans une autre salle.

Et il le conduit vers une table qui paraissait apprêtée non pour un simple déjeuner, mais pour un somptueux repas.

— Excusez-moi, se met à dire l'humble clerc avec la plus parfaite bonne grâce; je ne puis rien prendre.

— À l'Oratoire, lui répond aimablement le jeune comte, vous pouvez faire ce que vous voulez mais ici, vous devez me tenir compagnie.

— Encore une fois, excusez-moi, mais je ne prends rien, je ne prends rien! — Voyant cette résistance, Eugène se lève, passe dans l'autre salle et narre la chose à D. Bosco qui, tout étonné, en demande la raison à son jeune compagnon, et celui-ci de dire:

— Vous savez, D. Bosco?....

— Quoi?

— L'autre matin..... la montre!.....

— O quel bon fils! s'écrie en souriant D. Bosco, — et il l'envoie déjeuner, non sans avoir raconté le fameux épisode à ses commensaux, en concluant:

— On ne plaisante pas avec Rua! Il faut que l'on soit bien attentif à mesurer toujours ses paroles, car il est d'une obéissance et d'une précision extraordinaires!

Et nous pouvons ajouter que l'exactitude continuelle, et nous voudrions dire, héroïque, dans l'accomplissements de chacun de ses devoirs, fut et est la note caractéristique de sa vie entière.

En quelle estime il était tenu.

Une telle vertu ne pouvait pas dès lors ne pas lui concilier l'estime de D. Bosco et de tous ses compagnons.

L'Oratoire étant devenu l'asile, ou disons mieux, le séminaire d'un grand nombre de clercs de Turin et du Piémont, il n'est pas besoin de rappeler avec quel amour D. Bosco veillait constamment sur leur formation. Pour leur inculquer à fond l'amour de l'étude de la Sainte

Chapelle où Dom Rua reçut
l'ordination sacerdotale.



Écriture, il avait entrepris de leur faire une leçon par semaine sur le Nouveau Testament; et quand il constata que ses occupations se multipliant de jour en jour ne le lui permettaient plus, il appela à le suppléer le clerc Rua.

Ce fut en 1858 que D. Bosco se rendit pour la première fois à Rome, dans le but surtout de demander conseil au Souverain Pontife pour la formation de la Pieuse Société Salésienne; et la préférence pour l'accompagner dans ce voyage d'une si grande importance fut réservée à l'abbé Rua.

Le 18 décembre 1853, on jetait d'une façon stable les fondements de la nouvelle Société, et les membres fondateurs, après avoir élu par acclamation D. Bosco comme Recteur Majeur et D. Victor Alasonatti (le seul prêtre qui avec

D. Bosco faisait partie de cette assemblée) comme Préfet, étaient encore unanimes pour la troisième charge, celle de Directeur Spirituel, qu'ils confiaient au sous-diacre Michel Rua.

Il parvient au Sacerdoce.

C'est ainsi qu'orné de vertus et riche de mérites, mais avec l'âme pleine de cette humilité qui est le propre des âmes choisies, il parvint à la dignité de prêtre.

Il fut ordonné, le 29 juin 1860 à Caselle Torinese, dans la chapelle de Ste Anne, touchant à la maison de campagne du baron Bianco di Barbania, par Mgr Balma, évêque de Ptolémaïde, car l'Archevêque de Turin, Mgr Franzoni, était alors en exil. Le lendemain, il célébrait, mais sans aucune solennité, le saint Sacrifice à l'Oratoire dans la petite église de St. François de Sales, et, le soir, il prenait la place de D. Bosco pour dire après les prières le petit mot d'adieu. Il se montra très ému et supplia tous les assistants de prier pour lui le Seigneur, afin qu'il réussît à accomplir dignement les graves devoirs qui incombent à la dignité sacerdotale.

Toutefois, le dimanche suivant, octave de

l'ordination et fête de Notre Dame des Neiges, ce fut solennité à l'Oratoire. Tous les enfants, étudiants et apprentis, ne manquèrent pas de s'approcher de la Sainte Table et de recevoir la sainte Communion, sachant que c'était là le plus vif désir du nouveau lévite qui chanta la Messe solennelle, assisté par D. Bosco. La joie de cette journée fut telle qu'on ne peut se l'imaginer. De tous côtés l'on criait: « Vive Dom Rua! », et celui-ci s'efforçait de renvoyer les ovations à D. Bosco. Il dit quelques paroles à l'issue de la séance qui clôtura la fête, et, appelant tous les élèves ses frères, il les remercia de nouveau, implora leurs prières et leur promit à tous une affection sincère, inépuisable. Il les supplia de le rappeler à l'ordre s'il venait à oublier cette promesse, et il termina en faisant très simplement mais très affectueusement l'éloge de D. Bosco son maître et le leur. Un tonnerre d'applaudissements accueillit les paroles du nouveau prêtre.... et à partir de ce jour D. Bosco et D. Rua furent de moitié dans la reconnaissance et les applaudissements de tout un monde de jeunesse!

(À suivre).

Nouveaux développements au Décret du 24 juillet 1907
déclarant Vénérable D. Bosco.

La Pieuse Société Salésienne

Et afin que l'Œuvre organisée au bénéfice de la jeunesse ne vint pas à disparaître avec les temps, mais plutôt qu'elle durât d'une manière stable et que même elle persévérât, ayant pris conseil d'hommes prudents et en particulier de D. Cafasso, après que le Pontife Romain Pie IX lui eut donné, de vive voix, sa haute approbation, le Serviteur de Dieu fonda à Turin, en 1859, la Société Salésienne qu'en vertu d'un vote unanime du Chapitre, il dirigea avec le titre de Recteur Majeur. Cette Société qui va se développant de jour en jour, et qui s'étend de plus en plus, a été, en 1864, louée et recommandée par la Siège Apostolique et, en 1869, approuvée et confirmée par un décret en date du 1.er mars....

III.

Le Caractère de la Pieuse Société Salésienne.

C'était le 8 mai 1884, et dans le magnifique Établissement des Nobles Oblates de Tor de' Specchi à Rome, bienfaitrices insignes des œuvres

de la Pieuse Société Salésienne, le Vénérable Dom Bosco faisait une conférence aux Coopérateurs de la Ville Sainte. Elle était présidée par l'Éminentissime Cardinal Parocchi, Vicaire de S. S. le Pape Léon XIII. Dom Bosco fit une de ces simples, mais éloquentes expositions qui ravissaient le cœur, parlant du bien accompli et de celui qu'il entendait faire avec le concours des généreux Coopérateurs. A peine avait-il fini que l'Éminentissime Cardinal montait à son tour à la tribune et prononçait ces paroles mémorables: (1).

« Je voudrais ici avoir la plus entière liberté de langage touchant la Mission des Salésiens et de leur digne fondateur; je voudrais avoir la liberté d'exprimer ma pensée, mon sentiment à son égard, à l'égard de ses œuvres et de sa Société qui rend de si grands services. Mais cette liberté m'est enlevée par la présence même de l'homme de Dieu, de l'homme de la Providence, de la perle du Sacerdoce italien et catholique et par la présence de quelques-uns des prêtres qu'il

(1) Cfr. *Bulletin Salésien* de juin 1884.

a formés. Je dois donc me taire, parce qu'un éloge offenserait leur modestie. Mais, si ma voix reste muette, leurs œuvres parlent suffisamment. Ils parlent de Dom Bosco et de ses fils, tous ces nombreux établissements, semés par eux en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, et jusque dans les régions les plus lointaines de l'Amérique du Sud. — Elles parlent de Dom Bosco et de ses fils, elles célèbrent leurs louanges, ces nombreuses églises érigées dans les diverses parties du monde, et cela dans le court espace de quelques années. — Ils parlent des Salésiens, tous ces livres imprimés pour l'instruction religieuse du peuple, ces œuvres importantes destinées à faciliter son éducation, ces collections d'auteurs classiques corrigés pour soustraire la jeunesse à tout ce qu'il y a de dangereux dans la littérature italienne et étrangère. — Ils vous parlent de D. Bosco ces Patronages des jours de fête; ces écoles du jour, du soir et du dimanche où les jeunes gens apprennent à aimer Dieu et à le servir, en même temps qu'ils reçoivent une instruction conforme à leur état. — Que ne vous disent pas toutes ces Missions établies en si peu d'années en Amérique, où elles prospèrent pour la gloire de l'Église Catholique et de la civilisation!

Si ma bouche reste muette, le nom de cet homme de la Providence, le nom de D. Bosco n'en résonne pas moins sur les lèvres de centaines de milliers d'enfants et de jeunes gens, qui le reconnaissent pour leur père. Si je dois taire le nom de cet homme, la Pieuse Société fondée par lui le publie bien haut avec ses nombreux élèves.

Enfin, elle vous parle encore plus directement de cet homme, cette œuvre vraiment romaine, commencée et poursuivie par lui avec un courage tout romain, cette église du Sacré-Cœur et l'Orphelinat annexe, que nous voyons s'élever au milieu de nous.

Certes, aucun éloge ne peut égaler la grandeur, la bienfaisance, l'héroïsme, dont les œuvres de l'incomparable D. Bosco sont marquées. La Congrégation fondée par lui et largement répandue, produit déjà pour nous sur ce sol même; elles nous fait recueillir des fruits si beaux, si providentiels, que la seule pensée de pareils résultats nous remplit d'admiration.

Mais, bien-aimés Coopérateurs et Coopératrices, dans ces œuvres, quelque admirables, quelque grandes, quelque merveilleuses qu'elles soient, dans ces œuvres multiples, source d'un bien immense, il n'y a rien qui soit nouveau dans l'Église, rien qui, dans les siècles passés, ne trouve quelque chose d'analogue. On a toujours parlé d'églises, de prédications, d'établissements de charité, de diffusion des bons livres, d'éduca-

tion de la jeunesse. Toutes ces œuvres existaient avant les Salésiens, elles existent maintenant, elles ne cesseront pas d'exister dans la suite, parce qu'elles sont de la nature même de l'Église catholique.

Ce n'est point sur ce point que je veux arrêter votre attention, mais bien plutôt je m'adresse à vous, qui vous honorez du titre de Salésiens. Ce nom est beau par le Saint dont il rappelle le souvenir, souvenir tout parfumé de douceur et de charité; il n'est pas moins beau par la signification qu'il donne à vos œuvres d'être *sel et lumière*: *sal et lux*. Mon intention est de vous parler de ce qui distingue votre Congrégation d'avec toutes les autres, de ce qui forme votre caractère, votre physionomie.

« De même qu'en tout homme qu'il met au monde, Dieu imprime une note qui le distingue de tous les autres hommes, de même, l'histoire nous l'atteste, et nous le constatons de nos yeux, en toute congrégation religieuse Dieu imprime comme une note, un caractère, un sceau qui la distingue de toutes les autres congrégations.

« L'Ordre de S. François d'Assise porte un caractère provenant de sa mission même; et ce caractère, c'est la *pauvreté* par laquelle les Franciscains devaient s'opposer à un siècle tout abandonné à l'orgueil de la représentation et aux plaisirs des sens.

« L'Ordre de S. Dominique a reçu de même, et il porte encore en soi son caractère spécial, la *foi*; il devait en effet combattre un siècle dans lequel les hérésies attaquaient l'Église avec fureur: *Haec est victoria quae vincit mundum fides nostra*.

« Saint Ignace et la Compagnie de Jésus ont pour caractère la *science*; ils devaient avec elle combattre l'ignorance de ceux qui accusaient l'Église d'obscurantisme, arrêter les progrès du protestantisme, lui disputer le terrain pied-à-pied, pénétrer dans les régions qu'il avait envahies, et conquérir les âmes non seulement par la sainteté, mais encore par le savoir.

« Ainsi de tous les autres Ordres religieux qu'il serait trop long de passer ici en revue pour en considérer la note distinctive.

« Vous donc, Salésiens, vous avez aussi une mission spéciale qui forme votre caractère. Moi, Cardinal de notre Sainte Mère l'Église, prêchant en cette chaire de vérité, je ne viens ni pour aduler, ni pour dissimuler; je parle donc avec toute franchise. Dom Bosco a mis, pour ainsi dire, en regard les divers fondateurs des grands Ordres religieux, Dominicains, Franciscains, Fils de S. Ignace; il a su s'inspirer de chacun d'eux et emprunter à chacun quelque trait capable de servir à l'édification de son œuvre, laquelle est toutefois distincte de la leur.

Il semble que votre Congrégation réponde à

celle de S. François d'Assise, sous le rapport de la pauvreté; mais votre pauvreté n'est pas celle des Franciscains. Votre Congrégation semble aussi répondre à celle de S. Dominique, mais vous n'avez point à soutenir la foi contre l'effort prépondérant des hérésies. Les hérésies en effet sont non-seulement vieilles, mais décrépites et caduques. D'ailleurs, votre objectif principal est l'éducation de la jeunesse. On pourrait croire également que votre Congrégation répond à celle de S. Ignace, sous le rapport de la science, à raison du grand nombre des œuvres publiées par vous pour l'instruction du peuple. — Dom Bosco est l'homme d'un grand esprit, d'un profond savoir, il est instruit en diverses sciences, mais, ne vous offensez pas si je dis que ce n'est pas vous qui avez découvert la pierre philosophale.

« Que trouverons-nous donc de spécial dans la Société Salésienne? Quel sera son caractère, quelle sa physionomie? Si je l'ai bien compris, si j'en ai bien saisi le véritable concept, si quelque voile ne m'en dérobe pas la saine intelligence, son but, son caractère spécial, sa physionomie, sa note essentielle c'est la Charité exercée selon les exigences de notre siècle: *Nos credidimus caritati; Deus, caritas est.* Oui, Dieu est charité, et il se révèle par le moyen de la charité. Ce n'est que par les œuvres de la charité que le siècle présent peut être amorcé et attiré au bien. Le monde, à notre époque, ne veut rien connaître; il ne connaît rien en dehors des choses matérielles; il ne sait rien, il ne veut rien savoir des choses spirituelles. Il ignore les beautés de la foi, méconnaît les grandeurs de la religion, répudie les espérances de la vie future; il renie Dieu lui-même. Un aveugle pourra-t-il jamais juger des couleurs? un sourd pourra-t-il goûter les sublimes harmonies d'un Beethoven ou d'un Rossini? Un crétin pourra-t-il discerner les beautés d'un art quel qu'il soit? Tel est le siècle présent: aveugle, sourd, sans intelligence pour les choses de Dieu, pour la vraie charité. — De la charité, ce siècle comprend seulement le moyen matériel; le principe et la fin lui échappent. Il sait faire l'analyse de cette vertu, il ne sait en composer la synthèse: *animalis homo non percipit quae sunt spiritus Dei.* L'homme animal, nous affirme S. Paul, ne comprend pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Allez dire aux hommes de ce siècle: il faut sauver les âmes qui se perdent; il est nécessaire d'instruire ceux qui ignorent les principes de la religion; il faut donner l'aumône pour l'amour de Dieu qui récompensera si largement un jour les cœurs généreux. Les hommes de ce siècle ne comprendront pas.

« Il faut donc se mettre à la portée de ce siècle qui vole en rasant la terre. Aux payens Dieu

se fait connaître au moyen de la loi naturelle; il se fait connaître aux Hébreux par le moyen de la Bible; aux Grecs schismatiques à l'aide des grandes traditions des Saints Pères, aux Protestants au moyen de l'Évangile; au siècle présent il se fait connaître par la charité: *Nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis...* ».

..

Nous ne pouvons pas décrire en entier le programme et dire: « *Voilà le champ de travail des Fils de D. Bosco!* » Les temps changent, et avec eux changent aussi les générations et les misères humaines. Mais, comme la lutte restera éternelle entre le bien et le mal, comme il ne pourra jamais y avoir de trêve ni d'accord entre Jésus-Christ et le démon, qu'il y aura toujours des âmes à sauver et que toujours la jeunesse inexpérimentée se trouvera exposée à mille dangers, les Salésiens, suivant les traces si fortement imprimées de Dom Bosco, ne se préoccupent pas d'autre chose que du salut de leurs frères, plus spécialement de la jeunesse pauvre et la plus abandonnée, élargissant et transportant au fur et à mesure des besoins et des années leur champ d'action, et modifiant, changeant les moyens déjà usés, ainsi que le fait la Sainte Église qui, s'adaptant à toutes les exigences des temps, a été et est toujours la lumière du monde et la mère aimante de tous les croyants.

TRESOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communié, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLENIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où il assisteront à la conférence mensuelle.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

Le VI^e Congrès des Coopérateurs Salésiens

À SANTIAGO (CHILI).

II.

LA 1^{ère} ASSEMBLÉE (21 novembre).

Le discours d'inauguration de l'Internonce Mgr Sibilia — La Conférence du Député Urzúa sur l'apostolat de D. Bosco et la Coopération Salésienne.

Magnifique fut la séance d'inauguration dans la grande salle de l'Université Catholique. Au fauteuil de la présidence avait pris place S. G. Mgr Sibilia, Archevêque titulaire de Side et Internonce Apostolique. Il avait à sa droite Mgr Angel Jara, évêque de La Serena, le Vicaire Général de l'Archevêque, D. Manuel Román, le Général de Division Manuel Ortúzar, le Secrétaire de l'Internonce, etc. etc., à sa gauche Mgr Costamagna, Mgr Fagnano, Mgr Claro, le Rév. Castro, D. Louis Nai et D. Edwards Salas, secrétaire du Congrès.

Mgr Jara présenta à l'importante assemblée S. Exc. Mgr le Nonce Apostolique qui prit aussitôt la parole en ces termes.

Vénérables Frères, Bien Aimés Coopérateurs,

L'immense bien intellectuel et moral que dans tant de nations accomplit la Pieuse Société Salésienne de D. Bosco pour le bien de la jeunesse, et plus spécialement de la jeunesse ouvrière, me fait éprouver une grande satisfaction de penser que je puis aider dans mes faibles moyens, le Président effectif et ainsi inaugurer le 6^e Congrès des Coopérateurs Salésiens qui ont choisi comme lieu de réunion cette chère République.

Fils du peuple et éclairé de Dieu, le Vénérable D. Bosco eut l'intuition complète des besoins de l'heure présente; et fidèle aux divines inspirations, il consacra toute sa vie aux pauvres enfants auxquels la fortune ne sourit jamais. Comprenant comment par les sciences et par les arts les hommes rencontrent une source de félicité et de bien-être, et comme seulement dans la foi et la vertu se trouve la véritable civilisation, et l'unique soutien, ainsi que l'unique baume dans les traverses de la vie, il ne vécut que pour être utile à la jeunesse, il veilla sur elle et lui procura avec un soin tout paternel, instruction, refuge, éducation, de telle sorte qu'en les imprégnant d'utiles notions de sciences et d'arts en même temps qu'en les instrui-

sant des vérités éternelles, il réussit à en faire des hommes vertueux, utiles à eux-mêmes, à la famille et à la patrie.

Sublime apostolat! qui ne pouvait pas ne pas susciter les félicitations et l'approbation de Pie IX qui appelait D. Bosco le trésor de l'Italie, de Léon XIII qui déclarait vouloir être non seulement le premier coopérateur, mais le premier ouvrier salésien; et de Pie X, glorieusement régissant, qui a donné tant de témoignages de prédilection à l'Œuvre Salésienne, comme par exemple, celui de l'introduction de la Cause de Béatification et Canonisation de D. Bosco, et la Bénédiction Apostolique toute spéciale que l'Auguste Pontife envoie à ce Congrès et dont je suis l'heureux porteur.

Bien Aimés Coopérateurs Salésiens,

Dieu et le Pape sont donc avec vous! Soyez les bienvenus! Ici, réunis au nom de la charité de Jésus-Christ, remplis de l'esprit de D. Bosco, encouragés par la présence et l'autorité de ces illustres Prélats placés par l'Esprit Saint pour gouverner l'Église de Dieu, fermes dans le saint propos de consacrer tous vos efforts au plus grand bien de ceux qui forment les craintives espérances de la société civile, travaillez avec une ardeur toujours croissante pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse ouvrière, protégez-la et persévérez dans ce sublime apostolat salésien, si vous voulez étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre.

Le champ qui se présente est immense, et le travail est ardu, mais vous avez pour réconfort le secours du Ciel; et qu'elle soit pour vous un motif de courage et une source d'énergie chrétienne cette Bénédiction du Chef Suprême de l'Église qu'Il accorde, avec toute l'effusion de son cœur, aux Salésiens, à leurs Coopérateurs, aux Promoteurs, ainsi qu'à tous ceux qui assistent et prennent part à ce Congrès que je me félicite d'inaugurer au nom de Dieu et sous les auspices de Marie Secours des Chrétiens, céleste Patronne et inspiratrice de toute initiative des Fils du Vénérable D. Bosco, augurant à ce Congrès la réussite la plus consolante et une moisson de fruits très abondants!

Suivit la lecture du précieux autographe envoyé par le T. S. Père et que nous avons publié dans le numéro précédent, d'une lettre du Cardinal Merry de Val formulant les vœux

les plus cordials pour le plein succès du Congrès, enfin d'une autre de S. G. Mgr. l'Archevêque de Santiago, dans laquelle, manifestant le vif regret d'être empêché par l'état de sa santé d'intervenir aux séances du Congrès, il saisissait cependant cette occasion pour proclamer « l'estime et le respect tout particulier que la Pieuse Société Salésienne s'est acquis dans tout son Archidiocèse ».

Mgr Jara monta ensuite à la tribune pour y donner lecture de deux télégrammes qui furent

tout fumant d'un représentant de l'autorité de notre République sœur de la Plata, traitreusement versé par quelqu'un qui dit ne reconnaître ni lois, ni patrie, ni Dieu! Ces menaces à la civilisation, écrites en caractères de feu sur divers points du monde, sont une preuve irréfutable de sa profonde destruction morale..... et malgré ses triomphes, ses splendeurs et ses magnificences, la société coure le risque de se voir ensevelie sous la larve de l'anarchie, qui est le feu de la haine frénétique et satanique qui bouillonne au sein des



PUNTA-ARENAS — Défilé de la Procession en la Solennité de l'Immaculée Conception de 1909

envoyés l'un à Pie X, l'autre à D. Rua, puis il prononça un éloquent discours souvent applaudi sur l'Œuvre des Salésiens au Chili.

Après l'exécution de l'hymne national à grand orchestre, le Président effectif du Congrès, le Député Dario Urzúa développa admirablement le concept de l'apostolat de D. Bosco et de la Coopération salésienne:

« Le monde civilisé, tel fut son exorde, *passé à l'heure présente, par une crise épouvantable, peut-être la plus terrible de toutes celles qui l'ont secouée jusqu'ici.... Dans le vieux continent, l'on a vu Présidents, Empereurs et Rois tomber sous le fer anarchiste; le nouveau siècle s'est inauguré avec la mort du Président de la première entre toutes les nations américaines, et le sang est encore*

masses et produit ces féroces exaltations lesquelles les poussent à l'incendie, au pillage, au massacre; qui produisit jadis les horreurs de la Commune, et, il n'y a encore que peu de temps, eut un éclat si effroyable dans les heures d'épouvante et de honte, d'ignominie et de douleur, qui ont couvert de ténèbres épaisses la terre de Ferdinand et d'Isabelle! »

L'orateur après avoir ainsi décrit magnifiquement les maux présents et relevé l'insuffisance des remèdes proposés par les philosophes rationalistes en arrive à parler de l'apparition providentielle de D. Bosco qu'il compare à Moïse, guide du peuple hébreu dans la Terre promise, puis il s'étend sur l'Apostolat entrepris par le Vénérable et confié par lui au Salésien

et au Coopérateur qu'il appelle: les deux roues d'un même char, qui doivent courir unies et parallèles sur le même chemin.

« Le Coopérateur, ajoute-t-il, a un champ très vaste, immense. Il peut seconder l'activité multiple du prêtre en toutes ses entreprises qui n'ont pas uniquement un caractère strictement religieux, mais encore civil, artistique et scientifique. Les savants peuvent coopérer par leur science, les artistes et les maîtres par leurs leçons, les adultes par leurs conseils, les jeunes par leur enthousiasme, les écrivains par leur plume, les pauvres par leur travail! On peut coopérer par la parole en faisant connaître le Salésien à qui ne le connaît pas encore, et en recherchant des bienfaiteurs qui suppléent à leur propre impuissance.... St. Pierre rencontra dans le vestibule du temple un estropié qui lui demanda l'aumône. L'Apôtre s'arrête et regardant le pauvre, il lui dit: Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne; au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche! » Si nous n'avons pas les biens de la fortune, nous avons du moins nos pieds, nous avons nos mains, nous avons notre langue, nous avons la foi; Comme le pêcheur de Galilée, donnons ce que nous avons....»

À la fin de la séance, Mgr Costamagna eut d'affectueuses paroles de remerciements pour tous les assistants auxquels S. Exc. le Nonce Apostolique donna, au nom du T. S. Père, la Bénédiction Apostolique.

LA II^{ème} RÉUNION (22 Novembre).

De l'utilité des Patronages et de l'assistance aux émigrants.

La seconde réunion présidée par Mgr Jara se tint dans l'Établissement salésien de la *Gratitud Nacional*. Mgr Costamagna parla de la nécessité d'ouvrir des Patronages dans toutes les villes de la République et fit connaître les services signalés que rendent à l'Église et à la société ceux qui déjà fonctionnent près des maisons salésiennes.

Là où les enfants grandissent abandonnés, là où on ne leur fait pas le catéchisme dominical et où l'on ne cherche pas à les attirer par le moyen des Patronages, les églises semblent autant de sépultures, car elles restent vides et silencieuses.

Un distingué religieux du S. Cœur de Marie traita de l'assistance à prêter aux émigrants dans l'Amérique, proposant de réunir tous les émigrés catholiques, selon les différentes nations, en diverses associations autonomes, avec écoles, ateliers et bureaux de placement et de protection...

Finalement le Salésien D. Gonzalo San Martin développa admirablement l'idée des Patronages, d'après l'esprit de D. Bosco.

LA III^{ème} ASSEMBLÉE (23 Novembre).

Association des Anciens Élèves et Éducation populaire.

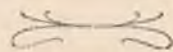
La grande salle de l'Université était comble. Mgr Sibilia occupait le fauteuil de la présidence et était entouré de Nosseigneurs Jara, Costamagna, Claro, Fagnano, du Recteur de l'Université, de plusieurs Sénateurs et d'autres illustres personnalités laïques et ecclésiastiques.

Après l'hymne du Congrès, exécuté par les chœurs des deux Établissements de San José et de la Ste. Famille de Macul, Mgr Costamagna parla de l'Union des Anciens Élèves des Maisons Salésiennes. Il expliqua comment de tous côtés on ressent les bienfaits de ces Associations, et dit que dans la République Argentine en particulier, elles ont attiré l'attention la plus bienveillante du Gouvernement lui-même.

Le R. P. Crawley, des Sacrés Cœurs, entretint les Congressistes de l'importance de l'Éducation populaire: « Si, dit-il, nous voulons en ce Congrès faire œuvre féconde et durable, faisons une œuvre vraiment catholique. Dieu le veut! Et puisque en cette imposante assemblée nous nous trouvons si en contact avec le ciel par l'identité de nos intérêts surnaturels, faisons en sorte, chers amis, de donner la vie à la multitude qui est dehors et nous regarde, tâchons que cette vie, ils l'aient surabondante, en parlant au peuple, avec enthousiasme, foi et passion, de l'amour envers Jésus Christ. Se consacrer à l'enfant, à l'apprenti et à l'ouvrier pour établir une cohabitation divine entre Jésus et le peuple, voilà le désir sublime de la Pieuse Société Salésienne! De même, prêter avec efficacité notre concours pour mettre en communication cette multitude affamée avec le Verbe substantiel de l'Évangile, voilà l'idéal qui nous a rassemblés ici, nous, Coopérateurs Salésiens, pour en faire un apostolat. »

Aussitôt après ce brillant discours, le Salésien D. Pittini lut à l'assemblée l'adhésion des Coopérateurs de l'Uruguay; l'Inspecteur Dom Vespignani salua le Congrès au nom des Salésiens et des Coopérateurs de la République Argentine, et Monsieur Diaz se fit l'interprète des Anciens Élèves du Chili. Puis l'Inspecteur, D. Nai, adressa au nom des Salésiens et de D. Rua ses plus chaleureux remerciements à S. Exc. l'Internonce Apostolique, aux Évêques et à tous les Coopérateurs présents. Enfin une magnifique allocution de Mgr Jara termina le Congrès de la manière la plus heureuse.

A suivre.



Un Autographe du T. S. Père à Mgr Cagliero.

Nous manquerions à notre devoir si, après avoir relaté les fêtes solennelles qui ont eu lieu dans le Centre de l'Amérique à l'occasion du Jubilé Episcopal de Mgr Cagliero, nous ne portions pas à la connaissance des lecteurs du *Bulletin* le splendide Autographe que Pie X envoyait à son Délégué.

Texte original.

*Venerabilis Frater,
Salutem et Apostolicam Benedictionem,*

PRECLARA quae te honestant in Ecclesiam merito, quaeque haud exigua consequuta sunt benevolentiae Nostrae testimonia, hoc etiam a Nobis expetunt pietatis officium ut peragenti tibi annum quinquagesimum a quo votorum religionis pie Societati a Divo Salesio nomen dedisti et vigesimum quintum a suscepto episcopali honore, quo remotiores corpore, eo propius accedamus animo, fausta quaeque adprecaturi.

Neque enim fas est patrem filio deesse laetanti, neque filii gaudia esse numeris omnibus absoluta, quin paterna communione compleantur.

Ad te igitur a publica, quam omnium fidelium gerimus, cura convertentes animum, laetamur sane te coelestium gratiarum ope ita cumulari, ut unius diei geminata laetitia, bina eaque amplissima complectaris et recolas divina beneficia, quorum altero evangelicae perfectionis studio, vocanti te Deo arctius adhaesisti, collata altero divinitus potestate, summo es auctus sacerdotio, in infideles Americae Meridionalis populos Christi nomen et doctrinam invehiturus. Dum gratulamur utrumque, te optimis prosequimur ominibus.

Ne quid vero desit pietati in te Nostrae, gratulationibus addimus preces ad Deum, quibus cum catholicae Ecclesiae cui, gravissimis functus muneribus, uti bonus miles Christi Jesu jamdiu inservis, tum Nobismetipsis quibus es percarus, te conservari quam diligentissime poscimus.

Auspex interea divinorum munerum et testis praecipuae benevolentiae Nostrae, Apostolica sit Benedictio quam tibi, Venerabilis Frater, amantissime in Domino impertimus.

Datum Romae, apud S. Petrum, die X Novembris MCMIX, Pontificatus Nostri anno septimo.

PIUS PP. X.

Traduction.

*À Notre Vénérable Frère,
Salut et Bénédiction Apostolique,*

Les mérites illustres que vous avez acquis au service de l'Église et qui ont reçu de nombreuses marques de Notre bienveillance, exigent également de Nous ce témoignage d'affection de

vous offrir Nos meilleurs vœux à l'occasion du cinquantième de votre consécration à Dieu dans la Pieuse Société de S. François de Sales et du vingt cinquième anniversaire de votre Consécration Episcopale. Il n'est pas possible en effet qu'un père ne prenne pas part à l'allégresse d'un fils, ni que les joies d'un fils soient vraiment entières, si elles ne sont pas complétées par la participation paternelle. Nous donc, du centre du gouvernement de l'Église Universelle, Nous tournant par la pensée vers vous, Nous Nous réjouissons avec vous, en vous voyant si parfaitement comblé des bénédictions célestes, que vous avez pu réunir et célébrer avec une double allégresse, et en un même jour, deux très grands bienfaits divins: l'un par lequel, amant de la perfection évangélique, vous vous êtes uni plus étroitement au Seigneur qui vous avait appelé à Lui; l'autre, par lequel vous fûtes, par la grâce de Dieu, revêtu de la plénitude du Sacerdoce, afin de porter le nom et la doctrine du Christ aux peuples infidèles de l'Amérique Méridionale. Nous Nous réjouissons donc avec vous dans l'une et l'autre occurrence et Nous vous offrons Nos meilleurs souhaits.

Mais pour que rien ne manque à l'affectueuse considération que Nous avons pour vous, à ces souhaits Nous ajoutons la plus fervente prière à Dieu, demandant qu'il vous conserve le plus longtemps possible, pour le bien de l'Église Catholique que, comme un bon soldat de Jésus Christ, vous servez depuis beaucoup d'années, et aussi pour Nous à qui vous êtes très cher.

En attendant les faveurs divines et comme gage de Notre toute particulière bienveillance, recevez, ô Vénérable Frère, la Bénédiction que Nous vous accordons de tout cœur dans le Seigneur.

Donné à Rome, près S. Pierre, le 10 novembre de l'année 1909, septième de Notre Pontificat.

À Notre Vénérable Frère

Jean Archevêque Titulaire de Sébaste

Délégué Apostolique à S. José de Costarica

S. José de Costarica.

— Et comme si cela n'eut pas été assez, au jour même des fêtes solennelles Jubilaires, et dans l'ineffable tendresse de son cœur, Sa Sainteté faisait expédier à Mgr Cagliero le télégramme suivant:

Rome, 17 décembre 1909. — Mgr Cagliero, Délégué Apostolique, S. José de Costarica.

Beatissimus Pater peragenti tibi vigesimum quintum anniversarium ab initio episcopali honore ac quinquagesimum a suscepta sacrorum votorum religionis gratulatur, feliciter ominatur ac amantissime in Domino benedicit. — Card. Merry del Val.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

CHINE

II.

Sam-tciù (Chine), 7-9 octobre 1909.

Bien-aimé Père,

LA grande majorité de ces populations est complètement payenne. Les chrétiens sont relativement très rares; ils ne sont que l'exception, tandis que les payens se trouvent vraiment partout, envahissent tout; payens dans les villes, payens sur les barques, dans les campagnes, sur les monts, en un mot partout. En jetant un regard sur la Chine, il me semble que nous sommes encore bien éloignés de pouvoir nous écrier, comme nous le voudrions, que tout l'univers est chrétien.

En ces contrées, il n'y a pas besoin du zèle de S. François Xavier pour sentir au fond du cœur une tristesse indéfinissable, accompagnée de l'ardent désir de conduire tant de malheureux dans le chemin de la foi.

Oui, malheureux, et mille fois malheureux! Tâtonnant comme des aveugles entourés des plus épaisses ténèbres, ils s'obstinent à ne pas chercher la lumière. Une fois l'estomac rassasié, ils ont atteint le suprême idéal de leur pauvre existence. Et s'il vous vient le bon désir de leur présenter le flambeau sacré qui les éclairerait et les illuminerait, ils se mettent de parti pris les mains sur les yeux pour ne pas le voir.

En étudiant le terrain — Aimables prévenances — Le chef moral de la contrée — « Super senes intellexi ».

Un an s'est déjà écoulé, et me voici de retour au même endroit et pour ainsi dire dans les mêmes circonstances. Il y a cependant un pas de fait. Je puis dire qu'une chambre a été mise à ma disposition, et qu'elle a l'avantage d'être contiguë à la fameuse classe dont j'ai déjà fait mention.

Cette fois, j'ai préféré m'aventurer seul vers ces rives, uniquement accompagné d'un de nos élèves; je désirai faire une expérience pratique afin de constater si l'éducation donnée est ca-

pable de nous fournir avec le temps de bons catéchistes.

En revoyant ces plages, comme l'espérance me souriait au cœur à la pensée qu'un jour ce peuple pourra être une belle conquête de la Foi. Mais je le savais déjà, et je m'en convainquis encore plus par les faits, qu'une telle conquête est uniquement l'œuvre de la grâce. Quelle influence aura un homme naturellement antipathique? — Un abîme se creuse de plus en plus entre les Chinois et les Européens, et s'il n'y avait pas à craindre les aléas de la politique, ils nous expédieraient volontiers dans l'autre monde, sans même exiger de passe-port, en sauvegardant toutefois, on le comprend, les bonnes manières.

Courage quand même et toujours en avant! Ce à quoi la force humaine n'aboutira pas, la Toute Puissance de Dieu l'accomplira.

Et nous continuons à aller et venir de maison en maison, de bourgade en bourgade, tâtant ainsi le terrain. Laissez-moi dire la vérité: je rencontrais toujours et partout le meilleur accueil: la petite tasse de thé qui souvent aurait pu être contenue dans une coque de noix et l'offre d'une pipe ne nous manquèrent jamais, bien que je me sois toujours contenté de la première seulement.

En pleine campagne, les villageois se montrèrent encore plus gentils.

— *A Kōng, hô m hô?* Grand-père, comment vas-tu?

— Bien, bien. Et vous, mes chers petits enfants, comment vous trouvez-vous? Je dois faire remarquer que ces nouveaux petits-enfants et petites-nièces avaient souvent des bouches édentées ou des têtes chauves. C'est ainsi! C'était la longueur de ma barbe qui me valait un tel respect.

L'île de *Sam-tciù* est passablement peuplée, ainsi que je l'ai déjà dit, et l'endroit où j'ai fixé ma tente est encore *T'in sam*. Une de nos premières visites fut, vous le comprenez, pour le chef moral de la bourgade. À peine nous trouvions-nous assis devant sa maison que je me vis aussitôt entouré d'une bande de petits amis. Et comment sommes-nous devenus si bons camarades? L'an passé, je m'étais présenté si mal que

tous les enfants s'écartèrent de moi, criant comme si j'étais une bête féroce. J'achetai donc quelques morceaux de canne-à-sucre qui firent tôt changer l'ordre des idées dans ces petites têtes si craintives.

Tandis que j'enseignais à ces enfants le Saint Nom de Dieu, je prêtais l'oreille à une conversation très animée qui se tenait entre le vieux chef et notre élève. Celui qui l'aurait entendue se serait sans doute souvenu du verset du psaume *super senes intellexi*; j'en sais plus long que les vieillards. Et de fait, malgré la vaste érudition du vieux chef qui affirmait avec grande précision et le plus sérieusement du monde combien de divinités et quelles elles étaient, avaient créé le ciel, la terre, etc., notre pieux élève réfutait, détruisait triomphalement toutes ces sottises avec une assurance ferme et une langue bien pendue, laquelle ne donnait pas de répit au docte payen.

La première Messe dans l'île — De nouveau à travers les monts — Curiosité indiscrete de mes interlocuteurs — Un fourbe qui s'en va bredouille.

Le lendemain, et de très bonne heure, j'eus la consolation de célébrer le saint Sacrifice. J'arrangeai de mon mieux l'autel portatif et je commençai la Messe, mais je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouvais dans mon cœur à la pensée que c'était le premier sacrifice de paix qui s'offrait au Créateur sur une terre jusqu'à la possession absolue du démon.

Je croyais qu'il n'y aurait eu que mon servent à y assister, mais bientôt les curieux affluèrent. Frappés par la gravité des rites, ils n'osaient pas respirer, stupéfaits et encore plus étonnés par la couleur des ornements sacrés et par la solennité des cérémonies.

À peine eus-je terminé la Messe avec cette émotion que vous pouvez vous imaginer, que tous les curieux se hâtèrent de demander à mon jeune garçon ce que tout cela voulait signifier, et il prit plaisir à les satisfaire.

Je suis allé encore cette année faire un tour sur les monts du haut desquels je jetais un regard de sainte convoitise sur les nombreux villages éparpillés dans l'île. Quelle belle verdure! Quelle paix en ces campagnes et en ces maisons cachées au milieu de bosquets touffus! Oh! comme en ces moments, le cœur me battait fort dans la poitrine! Je ne m'arrête pas à vous décrire l'étonnement puéril des montagnards et les rires mal contenus des bûcherons à l'apparition de ma barbe! Ciel! jusqu'aux vaches qui s'échappaient épouvantées!

Nous redescendions l'après-midi dans la plaine. Le moment le plus commode pour la con-

versation est dans la soirée, alors qu'après avoir soupé les paysans se réunissent en groupes pour parler de la pluie et du beau temps.

Aujourd'hui le nouveau ne manque pas. Il s'agit de bien voir l'européen et volontiers d'entamer avec lui la conversation. Comprend-il notre langue?

Me voilà donc entouré d'une nuée de porteurs de queue qui m'examinent des pieds à la tête tout à loisir, sans même pas avoir deux sous à payer, J'avoue que c'est un moment assez critique pour la fière dignité de la race blanche.

— Dis-nous: combien d'années as-tu? commence par me demander un des plus animés.

En considérant en effet l'âge par la barbe, quelqu'un pensait peut-être sérieusement que je devais avoir, qui sait? quatre-vingts ans, car la longueur de mes poils surpassait de beaucoup celle du plus ancien du pays. J'indiquai donc mon âge.

— Est-ce possible? Si jeune avec une barbe si longue!

Un autre, beaucoup plus curieux me demanda:

— Et comment se fait-il que tu aies un nez si démesuré?

— Oh! comme c'est gentil, cela! Et toi, pourquoi as-tu le tien si court et tout camus?

Il y a des instants, je vous le répète, bon Père, où il faut invoquer toute la sainte patience de Job, et, à cause de leurs âmes, souffrir la rudesse de ces écorces plus dures que celle des chênes. À certains moments, l'indiscrétion arrive à son comble, et je vous le dis franchement, il y en eut plusieurs où mes bons propos de résignation étaient sur le point de s'en aller en fumée, lorsque mon brave élève me sauva. Et cependant je ne pus tolérer certain personnage, véritable type du bouffon astucieux qui cherchait à me mettre dans l'embarras par son langage tout-à fait ambigu; c'est d'ailleurs un art dans lequel les Chinois sont des maîtres consommés. S'il avait réussi, certainement il aurait acquis la réputation d'un bel esprit.

Je me limitais, sans même regarder mon interlocuteur, à demander aux assistants très curieux de savoir comment allait se terminer l'affaire, si celui qui m'avait ainsi interpellé était Chinois ou non.

L'intéressé se défendit, au seul soupçon que je voulusse le prendre pour un *fan Kuai*, un odieux diable européen.

— Eh bien, répète-moi la dernière parole que tu as prononcée.

Il la répéta fidèlement.

— Tu vois, tu ne la prononces pas bien, car à Canton, le centre du beau langage, on dit au contraire comme ceci et ceci. — Une approbation générale acheva la déroute de mon sot adver-

saire qui se retira tout honteux au milieu des rires et des huées formidables de ses compagnons.

Tant pis pour celui qui en de certains cas n'humilie pas la grossière insolence de certains impertinents!

Combien j'avais plus de plaisir et de consolations dans la compagnie de ma bande d'enfants qui buvaient avec une sainte avidité les notions les plus importantes regardant Dieu, l'âme et la vie future. J'ai la ferme confiance qu'avec le temps le Seigneur donnera grande croissance à ces germes tombés sur un terrain si bien disposé.

Avez-vous mangé? — Ton Dieu est-il européen? — Le naufrage de la foi — Consolations imprévues — Difficultés insurmontables — Feuilles et rameaux.

Ce matin s'est renouvelée la coïncidence de l'année dernière; la pluie et le vent contraire ne permettent absolument pas que je m'embarque. Patience! Sans maison, avec des vivres restreints, une chambre ouverte à tous les curieux, préparons-nous à passer une des journées les plus amères, mais en même temps les plus délicieuses du Missionnaire, puisqu'elle lui donne une occasion favorable pour semer le bon grain.

Il pleut: donc l'on ne va pas aux champs, et mon galetas se remplit de gens de tout âge et de toute stature.

— Je vous prie de vous asseoir!.... Avez-vous mangé? — Cette dernière demande correspond à notre phrase: — Comment allez-vous?

Pour le Chinois, la meilleure preuve qu'il se porte bien est le manger. Manges-tu? Tu as donc de quoi vivre, premier point; en second lieu, c'est un signe que l'appétit ne manque pas. La conséquence est nécessairement logique: celui qui mange se porte bien, et qui ne mange pas ou est malade ou est un gueux....

Je vois tout de suite que mes amabilités sont parfaitement inutiles, car déjà ils s'installent, dans tous les coins, et quand il n'y a plus de place, ils se vautrent sur notre couchette avec la grâce de pachydermes, les jambes levées en l'air, et riant, fumant, ronflant.

Je suppliai le Seigneur de m'aider à avoir beaucoup de patience et à profiter de cette visite si et trop cordiale pour leur dire une bonne parole. Il y en a de fait qui m'écoutent, mais la majeure partie semble me dire: ton Dieu est européen; qu'est-ce qu'il a à faire avec nous? Nous en avons à satiété des dieux dans la Chine. S'ils étaient contraints d'adorer ce Dieu européen, tout au plus le mettraient-ils avec les autres! Bel honneur! Mais chasser les divinités de leurs ancêtres, les *puisât*, ainsi qu'ils les dénomment, pour accueillir un étranger, oh! certes? non; cela ne se fera jamais.

Tout cela n'est malheureusement que trop historique, bien cher Père, et si nous n'avions pas une confiance inébranlable en ce Tout-Puissant européen pour lequel nous travaillons et pour qui nous donnerions volontiers notre vie, ce serait à se décourager et à désespérer que la vieille et insensible Chine se laisse gagner par les charmes de la Foi.

En cette même journée, mon cœur eut à souffrir d'une autre épine plus aigüe. Parmi les motifs principaux qui m'avaient ramené à *Sam-tchi*, il y avait le désir de saluer quelques familles chrétiennes revenues de l'exil et rentrées dans leur patrie. Sans le secours d'aucun prêtre, entièrement confondus avec les payens qui les entourent et les pervertissent, qu'en serait-il de leur Foi? Telle était la demande que je me faisais et, hélas! je ne constatai que trop que la visite du Père, loin les réjouir, les mettait dans un sérieux embarras. Il me suffit en effet d'un simple regard jeté le long des murs des maisons pour les voir entièrement souillés par des idoles et des inscriptions idolâtres, et pour comprendre le complet naufrage de la Foi en ces malheureuses âmes.

Leur excuse était toute prête: — Nous avons encore des parents payens: que faire contre eux?.. Mais aucun d'entre eux ne se présenta à la Messe, et cela confirma de nouveau mon soupçon qu'ils n'avaient obtenu leur rapatriement qu'au prix de leur Foi.

J'oserais cependant quasi affirmer que ce fut une intention spéciale de la divine Providence de nous faire rester plus longtemps en cet endroit, pour nous donner une consolation bien imprévue.

Dans la soirée nos amis revinrent plus nombreux que de coutume. Je confesse immédiatement que, contrairement à ce que j'espérais, ils semblèrent s'intéresser davantage aux questions concernant la religion: chose très rare, étant donnée l'indifférence chinoise. Daigne le Ciel leur faire comprendre que la première condition pour s'instruire des vérités est de bien écouter, *fides ex auditu*, comme le dit Saint Paul.

Ils se séparèrent en deux sections dont l'une écoutait et accablait de demandes mon petit et intrépide catéchiste, lequel à certains moments semblait vraiment inspiré du Seigneur. On soulevait, par exemple, devant lui cette difficulté, à savoir, comment Dieu pouvait-il jamais tout voir et partout en même temps. Le brave enfant, avec une promptitude admirable, leva les yeux en même temps que le bras droit vers le Ciel et répondit:

— Considérez le soleil. Il paraît bien peu de choses à vos yeux, n'est-il pas vrai? Et pourtant, de la hauteur où il se tient, il éclaire en

un clin d'œil, il incendie pour ainsi dire la terre, et il n'y a pas un coin même le plus petit, le plus éloigné où ne pénétre sa lumière! C'est ainsi que l'œil de Dieu, qui voit toutes choses, se fixe sur vous.....

Je n'eus pas le temps d'en entendre plus, car déjà une partie des auditeurs se serrait contre mes côtes européennes.

J'établis, au prix de grands efforts, l'unité de Dieu, fondement de tout, mais ils me firent un tas d'objections dont beaucoup étaient d'une banalité presque absurde. En voici un exemple :

— Si tous les hommes allaient dans le Paradis ainsi que tu le veux, la place ne serait-elle pas insuffisante? N'y a-t-il pas assez de ceux qui y sont déjà?

— Et si après ma mort personne ne m'y conduit, dit un autre, comment pourrai-je connaître le chemin pour y arriver?

Arrêtés ensuite par le dilemme que qui se rit du paradis ira en enfer, ce fut un hâbleur qui s'écria hors de lui :

— Mais si je ne veux pas tomber en enfer, qui pourra m'y obliger? — Et il serrait les poings d'un air de menace.

Et moi je continuais tranquillement : — Cent démons, te prenant par la queue, t'entraîneront malgré toi.

Et le pauvre diable devint muet et abaissa la tête tout pensif.

En somme, il est nécessaire de mouiller de sueur une chemise pour rebattre et réfuter les difficultés, qui sont bien vulgaires sans doute, mais qui dans l'esprit de ces pauvres payens vivant depuis tant de siècles dans l'erreur, paraissent des montagnes insurmontables.

La discussion dura longtemps et fut très animée. Et pourtant, bien que je me sentisse très fatigué, je regrettais mon prochain départ, car il me semble déjà qu'une lueur encore très lointaine a rompu le rude et épais assemblage de ces ténèbres.

D'autres devoirs me réclamaient à toute force à Macao; mais je garde au fond de mon cœur le vif désir que pour tant de pauvres payens se lève bientôt le jour de la lumière et du salut.

J'ai fini.

Bien-aimé Père, à la place de plus et de mieux, daignez accepter ce misérable rameau de feuilles touffues que je ne disjoins pas cependant de la bonne volonté de vous envoyer des relations de fruits abondants et consolants, si la Divine Providence nous accorde encore à nous dans l'immense champ de la Chine, un petit jardin à travailler et à défricher à la sueur de nos fronts.

Oiseaux de passage, nous avons mis le pied sur la limite de l'immense Chine, mais nous levons la tête, impatients d'ouvrir nos ailes pour

voler vers des horizons plus vastes et plus libres. Quand? Où?

Croyez-moi, bien vénéré Père, votre Fils très dévoué et très affectionné in Xto.

D. J. FERGNANI
Missionnaire Salésien.

Au Sud de l'Afrique.

L'Établissement Salésien de Capetown.

I.

Souvenirs.

(Lettre de D. Enée Tozzi).

Capetown, 15 décembre 1909.

Vénéré D. Rua,

Dimanche dernier, 12 courant, un magnifique témoignage de sympathie venait réveiller l'œuvre de D. Bosco en cette ville. Nous célébrions la solennité de la distribution des prix des premiers élèves de nos écoles professionnelles; beaucoup de parents et un grand nombre de bien-faiteurs à la tête desquels se trouvaient le zélé Vicaire Apostolique Mgr. Rooney et le Syndic de Capetown, M. Kennedy, avaient tenu à honorer de leur présence cette fête de famille.

Sous les maternels auspices de la Divine Providence qui semble sourire à ces terres australes par la splendide constellation de la *Croix du Sud*, cinq Salésiens parvenaient, il y a treize années, à cette extrémité de l'Afrique pour y ouvrir un Établissement d'Arts et Métiers: le Directeur, un jeune clerc et trois chefs d'atelier, un menuisier, un typographe et un relieur.

Celui qui aborde pour la première fois ces terres et aperçoit les douze monts qui les entourent comme autant de forts avancés, et que les chrétiens appellent la *procession des douze apôtres*, et, lorsqu'il est arrivé au port, pénètre dans l'élégante et moderne ville, aux larges rues et aux somptueux palais qui feraient honneur aux plus belles capitales d'Europe, celui-là, dis-je éprouve une impression de bien être qui reconforte.

Mais la maison qui accueillit les fils de Dom Bosco était d'une pauvreté insigne, dépourvue de tout: pas un lit, pas une table, pas un siège. Le bon Évêque actuel, alors coadjuteur du Vicaire Apostolique qui nous avait appelés, se joignit lui-même au Directeur pour acheter les objets de première nécessité; et les excellents catholiques, dès qu'ils apprirent l'extrême indigence des Salésiens, accoururent nombreux, nous apportant tout ce qu'ils croyaient utile ou nécessaire.

Nous sentons notre cœur déborder de recon-

naissance au souvenir des actes si exquis de délicatesse et de charité dont on usa envers les premiers fils de D. Bosco, établis en cette Colonie.

Nous avons, nous aussi, notre *Maman Marguerite*, la bonne Madame Grath qui a pour nous les plus délicates attentions et qui, malgré son âge avancé, nous porte encore de la lingerie, des vêtements, de la farine et de larges aumônes pour nos enfants. Quand cette dévouée Coopératrice de la première heure parle de la grande pauvreté des premiers Salésiens, elle est toute émue et ne peut s'empêcher de pleurer.

Et de fait combien et quels souvenirs! Le premier dimanche par exemple que les Fils de

changement qui allait s'effectuer dans leur mode d'existence, et tous se retirèrent dans leur dortoir, hors d'eux-mêmes, par le contentement qu'ils éprouvaient. La pensée de se donner à un métier les empêcha, ce soir-là, de trouver le sommeil, et bien avant cinq heures du matin, ils descendaient tous dans la cour, tout prêts et bien propres, avec leurs petits paquets sous le bras, pour se rendre chez les Salésiens. La porte était fermée: quelle déception! Le petit groupe réussit à l'ouvrir, et à peine est-il dehors qu'il enfile tout joyeux mais menant beaucoup de tapage la rue *Buitenkant*.

— Où demeurent les Salésiens? se demandent



CAPETOWN — Une des rues principales.

D. Bosco se trouvaient au Cap, il y avait peu de choses ou plutôt il n'y avait rien à bouillir dans la marmite, lorsque à midi précis on entend frapper à la porte. Qui sera-ce? Le maître typographe qui était transformé en cuisinier, craignait que ce ne fût un hôte inattendu qui vint ajouter à ses embarras. Et, tout au contraire, c'était une enfant bien timide, avec un grand plat recouvert d'une blanche serviette, et qui se disait envoyée par les Sœurs de Nazareth. À partir de ce jour, et jusqu'à ce que les confrères ne fussent bien organisés, tous les dimanches les bonnes Sœurs pourvurent elles-mêmes à leur dîner.

La maison était toute prête à recevoir quelques enfants, et les mêmes Sœurs avaient disposé de nous envoyer huit de leurs plus grands élèves. Le lendemain, la Supérieure les avisa du

ils l'un à l'autre, et sans s'étonner de leur commune étourderie, personne ne sait répondre.

Ils arrivent devant un magnifique palais, et sans prendre le temps de la réflexion, ils tirent la sonnette, une, deux, trois fois, sans cesser leur babillage et leur tapage. Mais la porte s'ouvre et voilà qu'un vieux, bougonnant, murmurant, apparaît, un gros bâton à la main. Ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés et ils prennent la fuite. Ayant repris haleine, plus prudents, ils se mettent à faire de nouvelles recherches, et voyant sortir de la lumière d'une chambre au rez-de-chaussée d'une petite maison, ils s'approchent, prêtent l'oreille et entendent des voix récitant des prières.

— C'est ici, s'écrient-ils tous à la fois, et ils frappent.

Les Salésiens étaient précisément là; aucun de

ceux qui étaient présents n'oubliera les impressions de cet instant. Ce furent les premiers enfants hospitalisés, mais le nombre augmenta bientôt et alla toujours en croissant.

Mais une longue et désastreuse guerre entre l'Angleterre et les Républiques Boers tint l'entière Colonie partagée entre la crainte et l'espérance. Les Boers parvinrent une fois à cinquante milles de Capetown. Quelle panique, car on craignait aussi qu'un nombre considérable de rebelles ne prissent les armes pour s'unir aux Boers dès leur première apparition ! La guerre passa sur cette contrée comme un ouragan désolant et l'on en ressent aujourd'hui encore les tristes

En constatant dimanche dernier les fruits consolants de notre Œuvre, nous n'avons pas manqué de rappeler ces témoignages et tant d'autres de la divine assistance dans le passé, gage de plus grandes bénédictions pour l'avenir. Oui, nous avons l'espérance que, l'an prochain, nous pourrions célébrer la fête de la distribution des prix dans le nouvel édifice, rue *Somersel*, qu'avec la permission de nos excellents Supérieurs, nous allons mettre en chantier le plus tôt possible.

Priez dans ce but, très-aimé Père. De notre part nous ferons toute le possible pour suivre toujours et fidèlement les saintes traces de notre Vénérable Fondateur.



CAPETOWN — Le palais du Parlement.

effets au point de vue matériel comme au point de vue financier. Si notre maison fut sauvée, nous le devons à bon nombre de nos généreux bienfaiteurs qui s'employèrent par tous les moyens à écarter de nous tout danger.....

Après la guerre vint la peste importée de l'Inde Orientale. Cas sur cas se renouvelaient tous les jours, et nous en fûmes presque entourés. Dans l'affolement de la peur, il nous vint à la pensée de fermer à ce moment l'Établissement; mais où pouvions-nous envoyer tant d'enfants qui n'ont pas un toit où se réfugier? Il nous fallait donc rester, et nous demeurâmes; et avec l'aide de Dieu et la protection visible de Marie Auxiliatrice, mettant exactement en pratique les recommandations faites par D. Bosco lors du *choléra* de Turin en 1884, aucun de nos élèves internes ne fut frappé par le mal mortel !

Votre très humble et tout dévoué Fils in
Corde Jesu

D. ENÉE TOZZI.

MATTO GROSSO (Brésil)

Les dernières nouvelles qui nous parviennent de la Colonie du Sacré Cœur nous apprennent que plus de 80 Boróros commandés par les redoutables indiens *Perigo* et *André*, auteurs des fameuses représailles de 1908 dont nous avons parlé, se sont établis à la Colonie. C'est une nouvelle preuve de la bénédiction du Seigneur sur cette florissante mission, mais c'est aussi une accroissement non indifférent de dépenses et de sacrifices.





Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante:

Nous implorerons de notre tendre et très puissante Mère, Marie Auxiliatrice, la guérison complète de notre vénéré Supérieur Général Dom Rua.

Grâces et Faveurs

Depuis un an, ma petite fille, âgée de huit ans, était atteinte d'un mal déclaré incurable; tous les remèdes employés ne faisaient que calmer un peu les crises qui devenaient de jour en jour plus fréquentes. Désolée, je m'adressai avec confiance à Notre Dame Auxiliatrice qui m'avait exaucée tant de fois, et je lui promis que si ma fille guérissait, je ferais dire une Messe d'actions de grâces dans le Sanctuaire de Turin et demanderais l'insertion de la grâce dans le *Bulletin Salésien*. Au moment où je croyais tout espoir perdu, ma fille fut délivrée de son mal. Il y a maintenant plus de six mois qu'elle jouit d'une parfaite santé. Je tiens ma promesse: aidez moi à remercier cette bonne Mère.

Mers-El-Kébir, 11 octobre 1909.

A. G.

Je vous adresse en un mandat international la somme de quinze francs pour l'Œuvre de D. Bosco, en reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour le maintien d'une guérison. Cette somme est en actions de grâces pour les mois de décembre, janvier et février, afin de remplir la promesse faite à cette bonne Mère de donner cinq francs par mois, aussi longtemps que nous serons exaucées, pour cette grâce que nous recommandons toujours avec ferveur à Marie Auxiliatrice et aux prières de l'Œuvre.

Aix-les-Bains, 17 février 1910.

J. C.

Il y a quelque temps, j'ai eu recours à Marie Auxiliatrice pour obtenir une faveur très importante dont dépendait peut-être ma vocation. J'ai donc promis de vous demander une insertion dans le *Bulletin Salésien* si j'obtenais cette grâce. O bonheur! les résultats ont dépassé de beaucoup mon attente. Je viens donc remplir ma promesse, proclamant, autant que je le puis, la grande puissance de Notre Dame Auxiliatrice. — Oui, dans nos difficultés recourons à cette bonne Mère et soyons assurés que nos demandes seront réalisées si elles ne sont pas contraires à notre salut éternel. Pour ma part, voilà trois fois que j'ai recours à Elle dans des circonstances qui semblaient presque désespérées, et j'ai toujours été exaucé. Merci à Marie Auxiliatrice!

Chicoutimi (Canada), 2 janvier 1910.

Un Coopérateur.

Ayant promis à Marie Auxiliatrice de faire insérer dans le *Bulletin*, si elle nous l'accordait, la grande faveur temporelle que nous lui demandions depuis si longtemps, cette bonne Mère